



HAL
open science

L'analyse contrefactuelle de l'essence. Aspects logiques, épistémologiques et métaphysiques

Pierre Saint-Germier

► To cite this version:

Pierre Saint-Germier. L'analyse contrefactuelle de l'essence. Aspects logiques, épistémologiques et métaphysiques. Alexandre Declos; Claudine Tiercelin. Connaissance philosophique et connaissance des essences, Collège de France, 2023, 978-2-7226-0615-9. hal-04386122

HAL Id: hal-04386122

<https://hal.science/hal-04386122v1>

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

L'analyse contrefactuelle de l'essence. Aspects logiques, épistémologiques et métaphysiques.

Pierre Saint-Germier

1. Introduction

Selon Michael Dummett le problème philosophique de la nécessité se résume aux deux questions suivantes : quelle est sa source ? Comment peut-on la reconnaître ? (Dummett 1978, p. 169). *Mutatis mutandis*, les deux mêmes questions ne nous semblent pas moins pertinentes pour cerner le problème philosophique de l'essence. En particulier, la question de la reconnaissance du caractère essentiel ou non d'une propriété est une question dont la difficulté est plus souvent appréciée qu'effectivement traitée en détail, et encore moins résolue. On ne voit pas bien à quel titre elle serait moins centrale au problème philosophique de l'essence, que la question correspondante ne l'est au problème philosophique de la nécessité.

À la question de la source de l'essence, une réponse (en apparence) simple et naturelle consiste à enraciner l'essence dans la nécessité. Les propriétés essentielles d'un objet sont celles *qu'il ne peut pas ne pas posséder*. Il existe deux variantes de cette analyse modale de l'essence, suivant que l'on suppose le sujet d'attribution de ces propriétés existant ou non.

(AM₁) *F* est une propriété essentielle d'un objet *a* si et seulement si *a* ne peut exister sans être *F*¹.

(AM₂) *F* est une propriété essentielle d'un objet *a* si et seulement s'il est impossible que *a* ne soit pas *F*.

Jacob Collier est essentiellement humain, et accidentellement musicien poly-instrumentiste. Quoi qu'il fasse, il ne peut cesser d'être humain (tant qu'il existe), mais il peut perdre la propriété d'être musicien poly-instrumentiste, s'il décide de faire du ukulele son unique instrument, ou de tirer un trait sur la musique au profit de la méditation transcendante. De ce point de vue, le problème philosophique de l'essence se ramène au problème philosophique de la nécessité. Du même coup, on peut légitimement s'appuyer sur l'épistémologie de la nécessité pour construire une épistémologie de l'essence.

Selon une autre tradition, d'inspiration aristotélicienne, la source de l'essence n'est pas tant à chercher dans la nécessité que dans la nature ou l'identité des choses. Les propriétés essentielles expriment ce qu'*est* une chose, c'est-à-dire son identité ou sa nature. La vérité

¹ Une difficulté immédiate pour (AM₁) est qu'elle semble automatiquement faire de l'existence une propriété essentielle de tout objet. Mais cette conclusion ne suit qu'à condition de considérer l'existence comme une propriété d'objets ce qui au moins aussi discutabile.

nécessaire des prédications d'essence n'est qu'un effet second de la nécessité de l'identité. Cette philosophie aristotélicienne de l'essence a été remise au goût du jour par Kit Fine (1994), en grande partie grâce à une série d'objections puissantes adressées à l'analyse modale. Ces objections prennent la forme de contre-exemples apportés aux variantes (AM₁) et (AM₂), présentant des propriétés nécessaires d'un objet qui n'ont manifestement rien à voir avec sa nature :

- (1) Joe Biden ne peut exister sans être un élément du singleton {Joe Biden}.²
- (2) Vladimir Poutine ne peut exister sans être numériquement distinct de la Statue de la Liberté³.

Si l'une des analyses modales (AM₁) ou (AM₂) était correctes, alors nous devrions reconnaître que Biden est essentiellement un élément du singleton {Biden}, et que Poutine est essentiellement distinct de la Statue de la Liberté. Mais ces propriétés qu'il est impossible de détacher de Biden et de Poutine n'ont rien à voir avec leurs natures respectives. Ce sont ce que l'on appelle en aristotélisme des accidents nécessaires, et certainement pas des propriétés essentielles.

En coupant le lien entre l'essence et la nécessité, la philosophie néo-aristotélicienne de l'essence rencontre cependant une difficulté supplémentaire dès lors qu'il s'agit d'expliquer comment nous pouvons connaître et reconnaître les propriétés essentielles. Il est déjà difficile de rendre compte de la connaissance du nécessaire, mais si les vérités d'essence ont un statut privilégié parmi les vérités nécessaires, alors il est encore plus difficile d'expliquer comment nous pouvons les connaître en tant que propriétés essentielles.

Il est certes juste de supposer qu'une épistémologie de l'essence néo-aristotélicienne peut s'appuyer sur l'épistémologie de la nécessité, mais il semble difficile d'atteindre de cette manière une épistémologie complète de l'essence, puisqu'on ne saura pas comment distinguer les propriétés nécessaires essentielles des propriétés nécessaires accidentelles. On peut bien postuler une faculté d'intuition qui nous donnerait un accès intuitif à l'identité des choses, mais une telle manœuvre ressemble plus à une manière de nommer la difficulté plutôt que de la résoudre.

Nous voudrions ici explorer une troisième voie, qui combine certains éléments aristotéliciens avec des éléments modaux dans le but d'accorder la métaphysique de l'essence à son épistémologie, et ainsi de progresser en direction d'une philosophie de l'essence plus intégrée. Les notions centrales ici sont celles d'identité et de dépendance

2 Cette affirmation est une conséquence d'un principe général, et extrêmement plausible, de la théorie modale des ensembles avec ur-éléments, selon lequel pour tout individu a , il est nécessaire que a existe si et seulement si $\{a\}$ existe.

3 La nécessité de la distinction est dérivable dans toute logique modale normale au moins aussi forte que **KB**, et c'est pour cette raison un principe généralement accepté. Voir par exemple Schechter (2011) pour une synthèse des arguments classiques en faveur de la nécessité de la distinction, ainsi qu'une conception de l'identité selon laquelle la nécessité de l'identité et de la distinction ne sont pas valides.

contrefactuelle. En première approximation, l'analyse contrefactuelle de la notion de propriété essentielle est la suivante :

(AC) F est une propriété essentielle d'un objet a ssi : si a n'avait pas été F , a n'aurait pas été a .

Cette manière de concevoir la notion d'essence est relativement naturelle. On peut la trouver sous la plume de certains philosophes. Par exemple, dans sa recension pour la *London Review of Books* des deux volumes que Scott Soames a consacrés à l'histoire de la philosophie analytique (Soames 2005a, 2005b), Richard Rorty donne une définition de l'essentialisme qui correspond étroitement à (AC) :

Les essentialistes pensent que certaines propriétés des choses leur sont intrinsèques, que ces choses ne seraient pas les mêmes choses si ces propriétés venaient à leur être retirées (Rorty 2005).

Et lorsqu'il revient sur la réactivation de la tradition essentialiste par Kripke, il utilise à nouveau la formulation contrefactuelle correspondant à (AC) :

On pensait généralement que Darwin avait porté un coup fatal à l'essentialisme aristotélicien en montrant que les lignes qui séparent les espèces biologiques n'ont pas été tracées par Dieu, et que les espèces ne cessent de muter en d'autres espèces. Mais Kripke a montré que l'on pouvait accepter la théorie de Darwin tout en disant que « les baleines ne sont pas des poissons » est une vérité nécessaire a posteriori. En effet, les baleines n'auraient pas été des baleines si elles n'avaient pas eu une certaine séquence d'ADN, de même que l'eau n'aurait pas été l'eau si elle n'avait pas été faite d'hydrogène et d'oxygène (Rorty 2005, nous traduisons).

L'analyse contrefactuelle de l'essence n'est pas non plus déconnectée du sens commun. Il n'est pas difficile, en ouvrant le journal, de trouver des énoncés ayant la même forme que l'analyse de (AC), et ce sans attendre d'arriver à la rubrique des révisions d'ouvrages de philosophie. D'après le journal britannique *The Independent* :

(3) Trump ne serait pas Trump s'il ne s'était pas fait une arme de la peur la plus profonde de l'homme blanc, celle de devenir une minorité (Judah 2017, nous traduisons)

D'après l'hebdomadaire allemand *Die Zeit* :

(4) Macron ne serait pas Macron si les concessions faites aux Gilets Jaunes lundi n'entraient pas dans sa vision économique néo-libérale. (Joeres 2018, nous traduisons)

Pour le quotidien français, *Libération* :

(5) Poutine ne serait pas Poutine s'il n'avait fait preuve de surenchère par rapport aux bolcheviques et à l'armée soviétique. (Verstyuk 2022)

Conformément à (AC), les journalistes politiques n'hésitent pas à recourir à des contrefactuels pour exprimer l'essence de la personnalité politique des dirigeants de ce monde. Ainsi, (AC) semble ainsi en accord avec des intuitions partagées en deçà et au-delà des limites du discours philosophique technique.

En liant la question de l'essence au comportement d'un objet dans des situations contrefactuelles, (AC) retient quelque chose d'irréductiblement modal l'analyse de la notion d'essence. En même temps, en exigeant la destruction de l'identité de l'objet auquel la propriété essentielle est retirée dans une situation contrefactuelle, (AC) se rapproche de l'idée néo-aristotélicienne selon laquelle les propriétés essentielles expriment ce qui fait l'identité d'un objet ou sa nature, à la différence des accidentelles nécessaires qui lui sont indissociables, sans pour autant exprimer son identité.

D'un côté, l'existence d'une épistémologie modale non-exceptionnaliste accordant une place de premier choix aux contrefactuels (Williamson 2022) permet de caresser l'espoir de développer une épistémologie non-exceptionnaliste de l'essence, articulée autour d'une épistémologie des contrefactuels. D'un autre côté, la contrainte de préservation de l'identité de l'objet considéré suggère qu'il est possible d'exclure de son essence les propriétés qui lui sont nécessairement attachées sans refléter son identité. En d'autres termes, il semble que (AC) soit en mesure de livrer le meilleur des deux mondes. Une épistémologie non-exceptionnaliste pour une métaphysique de l'essence faisant une place à la distinction entre propriétés essentielles et accidents nécessaires.

Cette voie est cependant semée d'embûches. D'une part, on a reproché à l'épistémologie modale de Williamson de ne pas être en mesure de rendre compte de la connaissance de l'essence de façon non-circulaire (Roca-Royes 2011). D'autre part, le défenseur de (AC) doit, pour pouvoir admettre des propriétés nécessaires non-essentiels, adopter une logique des contrefactuels plus faible que celle qu'utilise Williamson dans le cadre de son épistémologie modale fondée sur les contrefactuels, ce qui menace la cohérence de l'édifice dans sa totalité. Sans prétendre apporter une solution définitive à ces difficultés, nous voudrions ici proposer une stratégie cohérente pour les affronter.

2. Connaissance modale et raisonnement contrefactuel

En liant l'épistémologie du nécessaire à celle des contrefactuels, Williamson a ouvert la voie à une épistémologie non-exceptionnaliste du nécessaire. Cette épistémologie est non-exceptionnaliste dans la mesure où le raisonnement contrefactuel est un type de raisonnement que nous conduisons de façon quotidienne, et dont la mise en œuvre ne semble pas requérir de capacités cognitives spéciales telles qu'une faculté d'intuition *sui generis*. Williamson part de l'observation suivante, bien connue des logiciens qui se sont intéressés aux énoncés conditionnels (Stalnaker 1968, Nute 1980). En partant de postulats

tout à fait naturels, il est en effet possible de définir la nécessité au sein d'une logique des énoncés contrefactuels, à l'aide de l'équivalence suivante⁴:

$$(E) \quad \Box A \dashv\vdash \sim A > \perp$$

Il est nécessaire que A si et seulement si la fausseté de A impliquerait contrefactuellement l'absurde.

Avant de dégager la portée épistémologique de cette équivalence, examinons de plus près les postulats requis pour la dériver.

Le premier postulat veut que la conséquence logique soit monotone par rapport à la nécessité :

$$(RM) \quad \text{Si } A \vdash B, \text{ alors } \Box A \vdash \Box B.$$

En d'autres termes, si B suit logiquement de A , alors la nécessité de B suit logiquement de la nécessité de A . Pour s'en convaincre, il suffit de voir que si B suit logiquement de A , alors B est vrai dans tous les mondes possibles où A est vrai. Si l'on suppose en outre que A est nécessairement vrai, c'est-à-dire vrai dans tous les mondes possibles, alors il s'ensuit logiquement que B sera vrai dans tous les mondes possibles également. Ce principe de monotonie est admissible dans la classe des logiques modales normales, à laquelle appartiennent tous les candidats plausibles au titre de « logique de la nécessité ».

Le deuxième postulat veut que l'absurde soit impossible :

$$(Abs) \quad \sim \Diamond \perp.$$

L'absurde est par définition ce qui ne peut pas être vrai, ce qui n'est vrai dans aucun monde possible. Le postulat (Abs) ne fait qu'explicitier cet aspect de la signification de l'opérateur « \perp ».

Un troisième postulat établit la définissabilité de la nécessité par la possibilité et la négation :

$$(\Box df) \quad \Box A \vdash \sim \Diamond \sim A.$$

Une vérité A est nécessaire si et seulement si la négation de A est impossible. Une fois encore, nous avons affaire à un postulat que toutes les logiques modales normales acceptent et qu'il est difficile de remettre en cause.

⁴ Dans ce qui suit, nous symboliserons l'opérateur de nécessité « il est nécessaire que ... » par « \Box », l'opérateur de possibilité « il est possible que ... » par « \Diamond », l'implication matérielle « si ..., alors ... » par « \rightarrow », la conjonction « et » par « \wedge », la disjonction « ou » par « \vee », la négation par « \sim », l'absurde par « \perp », l'implication contrefactuelle « s'il était le cas que ..., il serait le cas que ... » par « $>$ », et enfin la conséquence logique par « \vdash ». On exprimera en particulier l'équivalence logique par « $\dashv\vdash$ ». On omettra les parenthèses lorsqu'aucune ambiguïté n'est possible, ou lorsque la négation s'applique uniquement à la proposition qui lui succède. Ainsi nous écrirons « $\sim(\sim A > B)$ » au lieu de « $\sim((\sim A) > B)$ ».

À côté de ces postulats modaux qui gouvernent les notions de possibilité et de nécessité, Williamson fait usage de postulats mixtes qui relient ces notions modales à la notion d'implication contrefactuelle. Ces postulats mixtes jouent un rôle crucial dans la dérivation de l'équivalence (E) qui fait le lien entre la nécessité et l'implication contrefactuelle.

Le premier postulat mixte affirme que si B est une implication nécessaire de A , alors B est une implication contrefactuelle de A :

$$(N) \quad \Box(A \rightarrow B) \vdash A > B$$

Prenons un exemple concret. Même si c'est un fait qui a trop souvent été négligé par les constitutionnalistes du XVIII^e siècle, les femmes sont des êtres humains, et ce nécessairement. A fortiori :

(6) Nécessairement, si Camille est une femme, alors Camille est un être humain.

Imaginons que Camille soit en fait un homme, ce qui est tout à fait compatible avec l'usage commun de ce prénom épicène. Nous pouvons néanmoins en conclure que *si* Camille avait été une femme, Camille aurait été un être humain (et ce nécessairement). De l'implication nécessaire, l'implication contrefactuelle suit.

Le second postulat mixte affirme que si l'antécédent d'une implication contrefactuelle vraie est possible, alors le conséquent l'est aussi :

$$(P) \quad \Diamond A, A > B \vdash \Diamond B$$

Afin de se convaincre de la validité de (P), essayons d'imaginer un scénario dans lequel l'antécédent d'une implication contrefactuelle vraie est possible, mais pas son conséquent. On va supposer que Camille étant de fait un homme cisgenre, il est impossible que Camille soit une femme cisgenre. Il semble que pour aboutir à la conclusion contrefactuelle « Camille aurait été une femme cisgenre », il nous faut partir d'un antécédent lui-même impossible. Par exemple, le contrefactuel suivant sonne juste :

(7) Si Camille était né avec des organes génitaux féminins et n'avait jamais changé de genre, Camille serait une femme cisgenre.

Mais son antécédent est impossible, pour les mêmes raisons qu'il est impossible à Camille, étant de fait un homme cisgenre d'être ou d'avoir été une femme cisgenre. Si l'on remplace cet antécédent impossible par un antécédent exprimant une possibilité véritable pour Camille, l'implication contrefactuelle semble alors fautive :

(8) # Si Camille avait fait une transition vers le genre féminin, Camille serait une femme cisgenre⁵.

⁵ Nous adoptons ici la convention selon laquelle les énoncés intuitivement évalués comme faux, ou au moins non assertables, sont précédés par un dièse.

Pour résumer, si une conclusion contrefactuelle est impossible, alors soit la prémisse contrefactuelle est impossible, soit le contrefactuel est faux. C'est ni plus ni moins ce que dit (P), lu contraposément de droite à gauche.

Une fois ces postulats acceptés, nous avons tout ce dont nous avons besoin pour dériver l'équivalence :

$$(E) \quad \Box A \dashv\vdash \sim A > \perp$$

qui sera amenée à jouer un rôle fondamental ci-après.

Selon (E), une proposition est nécessairement vraie si, et seulement si, sa négation implique contrefactuellement l'absurde. La nécessité de « $0 \neq 1$ » implique l'absurdité de sa négation, soit « $0=1$ ». Inversement, le fait que nous aboutissons à une absurdité en supposant contrefactuellement que $0=1$ nous justifie à conclure que $0 \neq 1$ est nécessaire.

La dérivation de l'implication de gauche à droite peut se démontrer comme suit. Tout d'abord, la logique propositionnelle classique nous donne l'inférence :

$$(9) \quad A \vdash \sim A \rightarrow \perp.$$

Par (RM), nous obtenons :

$$(10) \quad \Box A \vdash \Box(\sim A \rightarrow \perp)$$

Par ailleurs, (N) nous donne :

$$(11) \quad \Box(\sim A \rightarrow \perp) \vdash \sim A > \perp$$

Par la transitivité de la conséquence logique, nous pouvons dériver :

$$(E^+) \quad \Box A \vdash \sim A > \perp$$

Ce qui nous donne la première partie de l'équivalence (E), correspondant à la direction de gauche à droite.

Pour dériver l'implication réciproque, nous pouvons partir de l'instance suivante de (P) :

$$(12) \quad \Diamond \sim A, \sim A > \perp \vdash \Diamond \perp$$

La logique propositionnelle nous permet de dériver :

$$(13) \quad \sim \Diamond \perp, \sim A > \perp \vdash \sim \Diamond \sim A$$

Comme la validité logique de l'énoncé $\sim \Diamond \perp$ nous est donnée par (Abs), il peut être supprimé de l'ensemble des prémisses. À l'aide de (\Box df), nous aboutissons à la seconde partie de l'équivalence (E), correspondant à la direction de droite à gauche :

$$(E^-) \quad \sim A > \perp \vdash \Box A$$

Ainsi, en partant de postulats tout à fait plausibles, nous arrivons ainsi à exprimer, via (E), toute affirmation de nécessité sous la forme d'une implication contrefactuelle sans perte de sens ni de pouvoir inférentiel. Par conséquent, si nous sommes capables de mener le raisonnement contrefactuel établissant que la négation de A implique contrefactuellement l'absurde, nous sommes en mesure de savoir que A est nécessairement vrai.

L'épistémologie de la nécessité qui en découle est *non-exceptionnaliste* au sens où elle ne recrute ni plus ni moins que les capacités requises pour conduire des raisonnements contrefactuels. Nul besoin, par conséquent, d'invoquer une mystérieuse intuition de la nécessité.

Même en reconnaissant que nous avons des connaissances contrefactuelles, de nombreuses questions doivent trouver réponse pour que l'on puisse tenir cette réduction de l'épistémologie de la nécessité à celle des contrefactuels pour acquise. De quelles connaissances d'arrière-plan avons-nous besoin pour que l'évaluation d'un contrefactuel conduise à une connaissance ? En particulier, peut-on se passer de connaissances modales d'arrière-plan ? Si la réponse à la seconde question est négative, alors la connexion entre la connaissance du nécessaire et celle des contrefactuels permise par (E) semble devoir être (au mieux) non-réductive.

En admettant que la réduction, ou au moins la connexion, de l'épistémologie de la nécessité à l'épistémologie des contrefactuels constitue effectivement un progrès, il est naturel de se demander si un progrès supplémentaire peut être fait en direction de l'épistémologie de l'essence. Si (AC) est sur la bonne voie, alors ne peut-on pas réduire également l'épistémologie de l'essence à l'épistémologie des contrefactuels ? L'intérêt d'une telle manœuvre serait de fournir par la même occasion une épistémologie non-exceptionnaliste de l'essence, sans recourir à une mystérieuse intuition des essences.

Aussi attractive qu'elle puisse paraître sur le papier, cette hypothèse rencontre deux difficultés importantes. La première, de nature épistémologique, s'apparente à un risque de circularité vicieuse, s'il s'avère que des connaissances essentialistes d'arrière-plan doivent être présumées pour que l'évaluation d'un contrefactuel génère de la connaissance. La seconde, de nature logique, provient d'une incompatibilité entre les postulats requis pour garantir la dérivabilité de (E), (AC) et l'idée selon laquelle il existe des accidents nécessaires. Examinons chaque difficulté à son tour.

3. Raisonnement contrefactuel et connaissance des essences.

Lorsque Williamson nous explique ce qu'il se passe quand nous évaluons des contrefactuels de façon à ce que le jugement qui en découle ait force de connaissance, il exige que nous maintenions fixes un ensemble de faits dits « constitutifs » lorsque nous altérons en pensée le monde pour pouvoir accommoder la prémisse contrefactuelle :

Si nous connaissons suffisamment de chimie, le développement contrefactuel de la supposition selon laquelle l'or n'est pas l'élément de numéro atomique 79 générera une contradiction. La raison à ce cela n'est pas simplement que nous savons que l'or est l'élément de numéro atomique 79, car nous pouvons, et devons faire varier certains éléments de nos connaissances lorsque nous développons des suppositions contrefactuelles. C'est plutôt que la conservation de tels faits constitutifs fait partie intégrante de la manière avec laquelle nous développons en général des suppositions contrefactuelles. (Williamson 2022, p. 166, nous traduisons)

Or l'exemple donné par Williamson indique que parmi les faits constitutifs qu'il faut préserver se trouvent des faits d'essence, tels que le fait pour l'or d'avoir 79 pour numéro atomique. Ce faisant il prête le flanc à une objection de circularité, qui a été formulée avec le plus d'acuité par Sonia Roca-Royes. D'un côté, comme nous l'avons vu, Williamson accepte le principe de préservation suivant :

(PP) A chaque fois qu'un élément q de nos connaissances d'arrière-plan est incohérent avec la supposition contrefactuelle p , q doit être préservé si et seulement si q est un fait constitutif.

De l'autre :

Si [(PP)] est vrai, la portée épistémologique de la théorie de Williamson est menacée. [...] En effet, si nos jugements contrefactuels doivent avoir force de connaissance contrefactuelle, la préservation des faits constitutifs ne saurait être le simple fruit du hasard. Nous devons *savoir* les préserver. Et en vertu du lien qu'explique [(PP)] entre les faits constitutifs et ce que nous devons préserver, il semble bien que savoir quoi préserver nécessite de savoir ce quels faits sont constitutifs. Savoir appliquer (PP) est ainsi une pré-condition pour que l'évaluation des contrefactuels débouche sur de la connaissance. Si la connaissance constitutive est une précondition, alors elle ne peut pas être le produit de l'évaluation contrefactuelle. (Roca-Royes 2011, p. 38, nous traduisons)

Si le raisonnement de Roca-Royes est correct, alors il n'y a aucun espoir de tirer quelque chose de (AC) pour une épistémologie de l'essence.

L'objection de Roca-Royes n'est pas irrésistible, cependant. La conduite d'un raisonnement contrefactuel suppose de faire un choix, parmi les propositions vraies (ou au moins tenues pour telles) qui sont incompatibles avec la prémisse contrefactuelle, entre celles qui seront conservées, et celles qui seront sacrifiées. Et pour que le jugement auquel aboutit le raisonnement contrefactuel ait le statut de connaissance, cette répartition ne peut être simplement le fruit du hasard. Jusque-là, nous sommes d'accord. Roca-Royes en conclut que pour faire une bonne répartition, il faut que le raisonneur sache quels propositions sont nécessaires, et en particulier quelles propositions expriment des vérités d'essence. Mais s'il ne fait pas de doute que la possession de telles connaissances favoriseraient le statut de connaissance pour la conclusion du raisonnement contrefactuel, il ne s'ensuit pas qu'il soit absolument nécessaire de posséder de telles connaissances. Il suffit que le sujet du raisonnement contrefactuel soit fidèlement disposé à maintenir les faits essentiels et

nécessaires, sans forcément posséder de connaissances explicites à leur sujet. Typiquement, lorsque nous menons des raisonnements contrefactuels, le choix de maintenir constant tel fait d'arrière-plan, ou de l'altérer pour satisfaire la prémisse contrefactuelle se fait de façon automatique et implicite. Certes, on pourrait répondre que la capacité pour ce mécanisme implicite et automatique à maintenir inchangés les « bons » faits d'arrière-plan, c'est-à-dire les faits nécessaires et essentiels, reste mystérieux. Même si cette sélection est par hypothèse fiable, la source de cette fiabilité semble relever du heureux hasard. Mais il faut ici se souvenir que le raisonnement contrefactuel est très étroitement lié à des enjeux pratiques. La planification et l'évaluation rétrospective de nos actions fait constamment usage du raisonnement contrefactuel. Il est par conséquent raisonnable de supposer qu'il existe une forte pression évolutionnaire à ce que nous maintenions constants de façon automatique les faits nécessaires et essentiels. Même si c'est une hypothèse qui nécessite d'être étayée, elle permet de voir dans les grandes lignes comment résister à l'objection de Roca-Royes.

4. Les accidents nécessaires et les contrepossibles

La seconde difficulté qui menace (AC) concerne la logique des contrefactuels. Il existe en effet une tension entre les postulats logiques qui garantissent (E), et ainsi sous-tendent l'épistémologie modale de Williamson, et la logique contrefactuelle requise pour rendre compte de l'existence d'accidents nécessaires, comme l'a rappelé Fine (1994).

En un mot, le problème est que si l'on accepte à la fois (AC) et le postulat (N) qui nous a permis de dériver (E), alors on arrive à la conclusion que toutes les propriétés nécessaires sont essentielles.

La logique propositionnelle classique nous donne, pour tout énoncé A :

$$(14) Fa \vdash \sim Fa \rightarrow A$$

Considérons le cas particulier :

$$(15) Fa \vdash \sim Fa \rightarrow a \neq a$$

Par (RM), nous pouvons déduire :

$$(16) \Box Fa \vdash \Box(\sim Fa \rightarrow a \neq a)$$

Le postulat (N) et la transitivité de la conséquence logique nous donnent alors :

$$(17) \Box Fa \vdash \sim Fa > a \neq a$$

Il semble que quiconque accepte (AC) doit alors accepter que *a* est essentiellement *F*, si *a* est nécessairement *F*. Nous voilà reconduit à l'analyse modale de l'essence. Biden est essentiellement un élément de {Biden} et Poutine ne peut exister sans être numériquement distinct de la Statue de Liberté.

Plus précisément, ce que montre la dérivation précédente est que quiconque accepte (AC), mais rejette l'analyse modale de l'essence, comme nous nous proposons de le faire, doit rejeter au moins l'un des principes qui ont été utilisés pour dériver (16). Chacun de ces principes se présente comme extrêmement plausible. La difficulté pour nous est de motiver le rejet d'au moins l'un d'entre eux.

Si l'on excepte la logique propositionnelle et les principes communs à toutes les logiques modales normales, le coupable idéal semble être le postulat (N). En effet, (N) est actuellement au centre d'une controverse au sujet de la logique des contrepossibles, c'est-à-dire des contrefactuels dont l'antécédent est impossible. Selon les tenants du vacuisme contrefactuel, un contrepossible est toujours vrai, quel que soit son conséquent :

$$(VC) \quad \sim \Diamond A \vdash A > B$$

Le vacuisme contrefactuel peut se comprendre par analogie avec le vacuisme quantificationnel (Williamson 2017, p. 205) qui fait partie intégrante de la logique classique, et que l'on peut exprimer ainsi :

$$(VQ) \quad \sim \exists x Fx \vdash \forall x (Fx \rightarrow Gx)$$

S'il n'y a pas de *Fs*, alors, trivialement, tous les *Fs* sont *G*.

Le vacuisme contrefactuel est souvent considéré comme la position « orthodoxe » en logique contrefactuelle. Les premières sémantiques en termes de mondes possibles proposées par Stalnaker (1968) et Lewis (1973) sont vacuistes. Dans le cas de Lewis, la relation entre le vacuisme quantificationnel et le vacuisme contrefactuel est plus étroite encore qu'une simple analogie. Pour Lewis (moyennant une petite simplification inoffensive), un contrefactuel $A > B$ est vrai si, et seulement si, *B* est vrai dans tous les mondes possibles les plus proches du monde réel, parmi ceux où *A* est vrai. L'énoncé de ces conditions de vérité prend la forme d'une généralisation universelle conditionnelle. Si *A* est impossible, alors *A* n'est vrai dans aucun monde possible. En vertu du vacuisme *quantificationnel*, il s'ensuit que tous les mondes possibles les proches, parmi ceux où *A* est vrai, sont des mondes qui vérifient *B*, et ce quel que ce soit *B*. Ainsi $A > B$ est automatiquement vrai. Le vacuisme contrefactuel est alors une conséquence du vacuisme quantificationnel.

Le vacuisme quantificationnel fait partie intégrante de la logique classique. Quiconque accepte la logique classique devrait se sentir pressé d'accepter le vacuisme contrefactuel, si ce n'est logiquement contraint comme c'est le cas pour Lewis, en vertu de la forme particulière que prennent ses conditions de vérité pour les contrefactuels. Accepter le vacuisme quantificationnel sans admettre le vacuisme suppose d'identifier une dysanalogie saillante entre les deux types de vacuisme.

Les anti-vacuistes au sujet des contrepossibles s'appuient quant à eux sur des exemples de contrepossibles qui semblent clairement faux :

(18) # Si Pierre de Fermat avait résolu la quadrature du cercle, les paysans illettrés de Sibérie aurait été vivement impressionnés.

Pour autant que nous sachions, les paysans illettrés de Sibérie au XVII^e siècle n'avaient cure des activités mathématiques de Fermat dont ils ignoraient l'existence. Aucune prouesse mathématique de Fermat ne pouvait les impressionner, et a fortiori des prouesses mathématiques impossibles. De ce point de vue, la logique des contrefactuels doit faire une place pour la fausseté de certains contrepossibles au moins, et par conséquent réformer plus ou moins radicalement les systèmes logiques proposés par Stalnaker et Lewis qui l'interdisent (Mares et Führmann 1995, Berto *et al.* 2018). Une manière de le faire consiste à admettre des mondes *impossibles* en plus des mondes possibles. Il est alors naturel de dire qu'un contrefactuel $A > B$ est vrai si et seulement si B est vrai dans tous les mondes, possibles ou impossibles, les plus proches du monde réel, parmi ceux où A est vrai. Le vacuisme contrefactuel peut alors être rejeté sans que ne le soit le vacuisme quantificationnel.

Cette controverse sur le vacuisme contrefactuel est directement pertinente pour les relations entre (AC) et la reconnaissance d'accidents nécessaires dans la mesure où l'existence de propriétés nécessaires non-essentiels se traduit, via (AC), par la fausseté d'un contrepossible. Si l'on choisit F parmi les propriétés nécessaires mais non-essentiels de a , nous devons juger (17) faux. Or (17) est alors un contrepossible. Par conséquent, rejeter (17) suppose de rompre avec le vacuisme contrefactuel orthodoxe.

Dans la dérivation de (17), le seul principe mixte qui est utilisé est (N). En effet, (N) fait du vacuisme contrefactuel une conséquence directe du vacuisme *modal*, que l'on peut exprimer comme suit :

(VM) $\sim\Diamond A \vdash \Box(A \rightarrow B)$

Si A est impossible, alors la nécessitation de B par A est toujours vraie, fût-ce trivialement : si A n'est vrai dans aucune monde possible, alors, a fortiori, tous les mondes possibles où A est vrai est un monde possible dans lequel B est vrai⁶. Il est donc évident que le postulat (N) est le maillon faible dans la chaîne de déductions qui nous a conduit de la nécessité de Fa , à l'essentialité de F pour a .

Mais en rejetant (N), le logicien des contrefactuels scie la branche sur laquelle l'épistémologue des contrefactuels est assis. En l'absence de (N), nous ne savons plus dériver l'équivalence (E) qui permet au raisonnement contrefactuel de fournir les soubassements d'une épistémologie modale non-exceptionnaliste. Il devient dangereusement clair que le métaphysicien de l'essence qui accepte des accidents nécessaires, le logicien qui rejette le vacuisme contrefactuel et l'épistémologue non-

⁶ Comme on le voit, le vacuisme modal est lui-même une conséquence directe du vacuisme quantificationnel. Le postulat (N) tisse un lien supplémentaire en faisant du vacuisme contrefactuel une conséquence directe du vacuisme modal et ainsi une conséquence indirecte du vacuisme quantificationnel, et ce quelles que soient les conditions de vérité que l'on veut bien donner pour les énoncés contrefactuels.

exceptionnaliste des modalités et de l'essence qui accorde une place centrale au raisonnement contrefactuel ne peuvent *pas* être la même personne, si (AC) est vrai.

Pour résumer les données du problème, on voit que quiconque accepte (AC) est confronté au dilemme suivant : ou bien suivre la position orthodoxe au sujet des contrepossibles, et bénéficier de l'épistémologie modale anti-exceptionnaliste de Williamson, au prix de retomber sur une analyse modale de l'essence et de renoncer aux accidents nécessaires ; ou bien suivre la position hétérodoxe au sujet des contrepossibles pour rendre compte des accidents nécessaires, au prix de se priver de l'épistémologie modale anti-exceptionnaliste de Williamson. Dans les deux cas, il semble que l'on doive perdre la philosophie intégrée de l'essence que nous recherchions.

On pourrait répondre que l'épistémologie anti-exceptionnaliste de la nécessité est en principe dissociable de l'épistémologie anti-exceptionnaliste de l'essence. Si l'on perdait (E), suite au rejet du postulat (N), on perdrait en effet les fondements de l'épistémologie non-exceptionnaliste de la *nécessité* proposée par Williamson. Mais cela ne remettrait pas en cause une épistémologie anti-exceptionnaliste de l'essence fondée sur le raisonnement contrefactuel, d'après (AC). Néanmoins, dans un tel cas de figure, on ne serait pas en mesure d'expliquer comment nous savons (sans avoir recours à d'obscures *intuitions* de nécessité) que les propriétés essentielles sont *nécessaires*. Quiconque souhaite recourir au raisonnement contrefactuel pour fonder une épistémologie de l'essence a tout intérêt à s'assurer que les mêmes fondements sont suffisamment solides pour soutenir également une épistémologie de la nécessité.

Le problème reste donc entier. Pour le résoudre, il faut déterminer si, malgré le rejet de (N), un logicien des contrefactuels non vacuiste peut maintenir l'équivalence (E), et ainsi restaurer l'alliance perdue entre la métaphysique, la logique et l'épistémologie de l'essence.

5. Les mondes impossibles des essences sans accidents

Berto, French, Priest et Ripley (2018) proposent une logique non-vacuiste des contrefactuels qui, en vertu de sa relative simplicité, fournit un candidat pertinent pour développer une logique de l'essence au sein d'une logique contrefactuelle, à la manière dont Williamson développe une logique de la nécessité au sein d'une logique contrefactuelle (Williamson 2022, appendice 1).

La logique proposée par Berto *et al.* suit la stratégie évoquée plus haut qui consiste à introduire des mondes impossibles, à côté des mondes possibles. Les mondes impossibles sont des mondes dans lesquels certaines nécessités peuvent être fausses. Il peut s'agir de nécessités métaphysiques et même de nécessités logiques. Pour tout énoncé A, qu'il soit contingent, nécessaire ou impossible, on trouvera un monde, possible ou impossible, dans lequel A est vrai. Un énoncé contrefactuel $A > B$ est vrai dans un monde possible w si et seulement si tous les mondes (possibles ou impossibles) les plus proches de w parmi ceux qui vérifient A sont des mondes qui vérifient aussi B.

Comme on peut s’y attendre, on doit se séparer du principe (N). Si A est impossible, alors tous les mondes possibles dans lesquels A est vrai sont, trivialement, des mondes possibles dans lesquels B est vrai, quel que soit l’énoncé B. Mais ce n’est pas automatiquement le cas pour l’implication contrefactuelle $A > B$. Tout dépend des mondes impossibles les plus proches dans lesquels A est vrai. Il n’est pas automatique qu’un énoncé arbitraire B soit vrai dans tous ces mondes. Cela serait le cas si, et seulement s’il n’y avait qu’un seul monde impossible dans lequel tout est vrai (Stalnaker 1968). Mais la sémantique proposée par Berto *et al.*, comme l’écrasante majorité des sémantiques faisant appel à des mondes impossibles, ne commence à devenir intéressante que lorsque l’on admet une pluralité des mondes impossibles différenciés.

La pluralité des mondes de Berto *et al.* obéit à deux principes qui garantissent une large plénitude d’impossibilités. En vertu de la « directive première », pour tout énoncé A, il existe un monde (possible ou impossible) dans lequel A est vrai, et il existe un monde (possible ou impossible) dans lequel A est faux. Cette directive première ouvre un espace pour des mondes incomplets (où ni A, ni $\sim A$ n’est vrai, pour quelque A), et des mondes incohérents (où A et $\sim A$ sont tous deux vrais, pour quelque A). Du point de vue de la logique classique, cela signifie que ces mondes impossibles enfreignent certains principes fondamentaux, tels que le tiers exclu et le principe de non-contradiction. Mais cela ne veut pas automatiquement dire que de tels mondes sont dépourvus de logique. La logique de Dunn-Belnap, également connue sous le nom de **FDE**, permet de continuer à raisonner avec les connecteurs propositionnels classiques en admettant des informations incomplètes et incohérents (Dunn 1976, Belnap 1977a, 1977b). Il est donc possible de satisfaire la directive première avec des mondes impossibles qui, certes dérogent à la logique classique, mais satisfont tous les principes de **FDE**. Conformément à la terminologie popularisée par Priest (2016), nous diront d’un monde w qu’il est *clos* s’il existe une logique L telle pour ensemble d’énoncé Γ , si tous les membres de Γ sont vrais dans w , et A est une L -conséquence de Γ , alors A est vrai dans w . Les mondes *possibles* de Berto *et al.* sont clos sous la relation de conséquence logique *classique*, et la directive première peut être satisfaite par des mondes impossible clos sous **FDE**.

Mais Berto *et al.* ne s’arrêtent pas là. Ils formulent en outre une directive seconde, selon laquelle pour tout énoncé A et tout ensemble d’énoncés Γ il existe un monde (possible ou impossible) dans lequel tous les membres de Γ sont vrais et A est faux. Pour n’importe quelle inférence de la forme $\Gamma \vdash A$, qu’elle appartienne à la logique classique, à **FDE**, ou à n’importe quelle logique non-classique que vous voulez bien considérer, on trouvera un monde dans lequel cette loi est prise en défaut. Cette directive seconde ouvre la voie à des mondes impossibles logiquement anarchiques, ou *ouverts*, pour reprendre la terminologie de Priest (2016). Elle apparaît nécessaire, dans une sémantique des contrefactuels, pour rendre compte des contrefactuels contre-logiques, c’est-à-dire des contrefactuels dont l’antécédent nie une loi logique. Par exemple, la loi d’addition qui permet d’inférer la conclusion $A \vee B$ de la prémisse A est valide à la fois en logique classique et en logique de Dunn-Belnap. Si l’on n’acceptait que la directive première, avec des mondes soumis à **FDE**, alors le contrefactuel suivant serait automatiquement vrai :

(19) # Si la loi d'addition était fautive, alors pour tout énoncé A, la vérité de A entraînerait la vérité de $A \vee B$.

En vertu de la directive première, on trouve bien un monde possible dans lequel la loi d'addition est fautive est vrai. Mais par hypothèse, ce monde impossible respecte la loi d'addition, comme tous les mondes impossibles. On ne manquera pas de se demander comment un monde peut à la fois rendre vrai la phrase la loi d'addition est fautive tout en vérifiant la loi d'addition ? La réponse est pourtant simple : il s'agit d'un monde impossible. On doit s'attendre à ce genre de choses. En revanche le contrefactuel (19) prend sa valeur de vérité dans le monde réel. Il devrait être clair qu'il n'est pas vrai, mais faux. Et comme le monde réel est a fortiori possible, on ne peut accepter qu'il se comporte de la sorte. Mais une fois admise la directive seconde, on aura à notre disposition des mondes impossibles où la loi d'addition est prise en défaut, c'est-à-dire où A est vrai sans que $A \vee B$ ne le soit, pour un certain énoncé A et un certain énoncé B. On peut alors aisément rendre compte de la vérité de (19).

Une fois qu'on s'est donné une telle plénitude de mondes impossibles, il est clair que le postulat (N) n'est plus valide. En vertu de la directive seconde, il existe un monde impossible dans lequel A est impossible et où B est faux. Si l'on choisit B de telle sorte que B est faux dans le monde réel, alors ce monde impossible sera parmi les plus proches du monde réel, parmi tous ceux où A est vrai. Et donc $A > B$ sera faux même si $\Box(A \rightarrow B)$ est vrai. *Exit* (N).

Il est possible cependant de retenir une version restreinte de (N), dans tous les cas où l'antécédent est possible :

(N') $\Diamond A, \Box(A \rightarrow B) \vdash A > B$

C'est seulement dans les cas où A est impossible que (N) est pris en défaut. Mais lorsque A est possible, les affaires contrefactuelles peuvent suivre leurs cours habituel. Le rejet par Berto *et al.* de (N) dans toute sa généralité et les oblige pas à renoncer à la plausibilité de (N) lorsqu'on ne considère que des antécédents possibles.

L'intérêt de la logique contrefactuelle proposée par Berto *et al.* est de garantir néanmoins (E) sans passer par (N). Comment est-ce possible ? D'une part, \perp est vrai dans tous les mondes impossibles et seulement dans des mondes impossibles. Si l'antécédent d'un contrefactuel vrai est impossible, alors son conséquent sera vrai dans tous les mondes les plus proches du monde réel parmi ceux où l'antécédent est vrai. Ces mondes seront tous des mondes impossibles. Par conséquent, \perp y sera toujours vrai. La validité de (E⁻) est ainsi garantie par un argument sémantique.

La réciproque (E⁻) faisait usage de (P). Berto *et al.* admettent un principe d'éloignement des mondes impossibles :

(EMI) Si *i* et *j* sont deux mondes possibles et *k* un monde impossible, la distance entre *i* et *j* est toujours inférieure à la distance entre *i* et *k*.

Rappelons que la métrique qui définit la distance entre deux mondes est une métrique de *ressemblance*. D'après (EMI), deux mondes possibles se ressembleront toujours plus qu'aucun des deux ne ressemblera à un monde impossible.

Ce principe (EMI), relativement plausible en lui-même, nous donne automatiquement (P) : si l'antécédent d'un contrefactuel est possible, alors (EMI) nous dit que les mondes les plus proches du monde réel (qui est a fortiori possible), seront tous possibles. Par conséquent le conséquent du contrefactuel sera possible lui aussi. Toutes les étapes de la dérivation de (E⁻) sont donc valides, et l'équivalence (E) est ainsi garantie.

La logique de Berto *et al.* permet ainsi de retrouver une logique de la nécessité comme cas particulier de la logique des contrefactuels, et ce sans admettre la doctrine vacuiste. En suivant (AC), on peut en définir l'opérateur d'essence \blacksquare_a comme suit :

(ESS) $\blacksquare_a A \dashv\vdash \sim A > a \neq a$

On peut ainsi entretenir l'espoir de dériver à partir de cette logique non-vacuiste des contrefactuels une logique de l'essence qui ne reconduit pas à une analyse modale :

(20) $\Box A \neq \blacksquare_a A$

Du point de vue de la logique de Berto *et al.*, les contre-exemples de Fine à l'analyse modale trouvent un éclairage nouveau. Même si Biden est un élément du singleton {Biden} dans tous les mondes possibles où Biden existe, il est plausible que le monde impossible w_1 le plus proche parmi tous ceux où Biden n'est pas un élément de {Biden} est un monde impossible où Biden existe en l'absence de son singleton. Cela, bien entendu, ne remet pas en cause l'identité de Biden. On a simplement retiré une entité numérique distincte de Biden, qui lui est liée par un principe nécessaire dans le monde réel, mais qui n'exprime pas sa nature.

De ce point de vue, on comprend bien l'asymétrie entre l'inessentialité de l'appartenance à {Biden} pour Biden et l'essentialité, pour le singleton {Biden}, d'avoir Biden pour élément. En effet, un monde impossible w_2 dans lequel {Biden} existe sans que Biden n'en soit un élément est manifestement un monde dans lequel {Biden} a perdu son identité, qui est précisément d'avoir Biden pour élément. Nous sommes ainsi fondés à dire que si {Biden} n'avait pas Biden pour élément, alors {Biden} ne serait pas {Biden}.

L'exemple de Poutine reçoit un traitement similaire. Étant donné que Poutine et la Statue de la Liberté sont distincts dans le monde réel, Poutine et la Statue de la Liberté sont distincts dans tous les mondes possibles. Néanmoins, en vertu de la directive seconde, il existe un monde impossible w_3 qui diffère du monde réel seulement par l'absence de la vérité Poutine est numériquement distinct de la Statue de la Liberté, et de toutes les vérités qui s'ensuivent dans le monde réel de façon pertinente⁷. En particulier, comme Poutine est numériquement distinct de la Statue de la Liberté n'est pas faux dans le monde réel, ce

⁷ On dit que B suit de A de façon pertinente dans le monde w si et seulement s'il existe un ensemble de prémisses Γ vraies dans le monde w tel que $A \notin B$, $\Gamma \cup A \vdash B$ et $\Gamma \not\vdash B$.

même énoncé ne sera pas faux dans w_3 . Comme Poutine est numériquement identique à la Statue de la Liberté n'est pas vrai dans le monde réel, ce même énoncé ne le sera pas non plus dans w_3 . En passant du monde réel à ce monde w_3 , nous n'avons rien changé à l'identité de Poutine. Nous avons tout au plus annulé une relation extrinsèque qui le lie à la Statue de la Liberté.

Tout se passe comme si la substitution de la contrefactuelle logique de Berto *et al.* à celle de Williamson permet de réaliser la convergence désirée entre une métaphysique des accidents nécessaires et une épistémologie non-exceptionnaliste des contrefactuels, le tout dans le cadre d'une analyse contrefactuelle de l'essence. Y regarder de plus près, cependant, le succès d'une telle opération est loin d'être clair.

6. Être et ne pouvoir être soi

Une première difficulté concerne la manière dont la sémantique de Berto *et al.* rend compte des raisonnements contrefactuels qui aboutissent à la négation d'une identité. En effet, (AC) nous dit que F est une propriété essentielle d'Emmanuel Macron si et seulement si *Macron n'aurait pas été Macron* en l'absence de F . Mais que veut-on dire exactement lorsqu'on dit que Macron n'aurait pas été Macron ?

Dans la sémantique de Berto *et al.*, Macron est un terme singulier rigide qui dénote un objet, le même quel que soit le monde considéré⁸. La conclusion selon laquelle Macron n'est pas Macron revient à dire de ce point de vue que Macron enfreint le principe de l'identité à soi de tout objet. Mais c'est une conclusion extrêmement forte qui va clairement au-delà de ce que nous acceptons quand nous acceptons des contrefactuels tels que (4). Il y a une différence subtile, mais sensible entre :

- (4) Macron ne serait pas Macron si les concessions faites aux Gilets Jaunes lundi n'entraient pas dans sa vision économique néo-libérale. (Joeres 2018, nous traduisons)

et

- (4') # Macron ne serait pas identique à lui-même si les concessions faites aux Gilets Jaunes lundi n'entraient pas dans sa vision économique néo-libérale.

Alors que la première affirmation semble intelligible, la seconde paraît difficile à accepter pour des raisons qui ont moins à voir avec la vision économique de Macron qu'avec la métaphysique de l'identité. Dans ce genre de situation où Macron, *per impossibile*, irait à l'encontre de certains traits que nous tenons pour essentiels à sa *persona* politique, nous

⁸ Si l'on utilise une sémantique à domaine constant, alors Macron sera présent dans tous les mondes possibles et impossible (au plus grand désespoir de ses opposants politiques : quand bien même un autre monde serait possible certes, on y trouvera toujours Macron). Si l'on utilise une sémantique à domaine variable, alors Macron sera absent de certains mondes. Mais c'est à chaque fois le même individu, *Macron*, qui est présent pour ainsi dire en personne dans chaque monde où il est présent.

avons certes affaire à un président de la République française qui certes n'aurait rien de macronien, et ne pourrait a fortiori être *notre* Macron, mais c'est une caractéristique très différente de la monstruosité métaphysique que serait le fait pour cette personne de ne pas être identique à elle-même.

Telle qu'elle est construite, la sémantique de Berto *et al.* n'est pas en mesure d'exprimer cette nuance pourtant essentielle. Il existe cependant un moyen de le faire, à condition toutefois de revoir l'hypothèse selon laquelle les termes singuliers rigides dénotent le même objet dans tous les mondes. David Lewis (1968, 1986) a proposé de considérer que chaque objet existe *au plus* dans un monde possible. Lorsque nous considérons ce qui aurait pu arriver à un objet o en d'autres circonstances, nous ne considérons pas ce qu'il advient de o dans d'autres mondes possibles, mais plutôt ce qu'il advient des contreparties o' de o dans d'autres mondes possibles. Une contrepartie o' de o dans un monde possible w' est un objet qui ressemble le plus à o parmi tous les habitants de w' . Comme plusieurs objets peuvent également ressembler à o dans w' , o peut avoir plusieurs contreparties dans w' . Comme rien n'empêche que o' dans w' soit à la fois l'objet qui ressemble le plus à l'objet o_1 , mais aussi à l'objet o_2 dans le monde réel, rien n'empêche que des objets distincts aient une contrepartie commune dans w . Enfin, rien n'oblige un objet à avoir une contrepartie dans tout monde possible, si aucun objet ne lui ressemble suffisamment.

L'adoption d'une théorie des contreparties nécessite de revoir les conditions de vérités associées aux opérateurs modaux et aux contrefactuels :

(TC \Box) $\Box\varphi(a_1, \dots, a_n)$ est vrai dans un monde w si et seulement si pour toutes contreparties b_1, \dots, b_n de a_1, \dots, a_n , et tout monde possible accessible w' , $\varphi(b_1, \dots, b_n)$ est vrai dans w' .

(TC $>$) $\varphi(a_1, \dots, a_n) < \psi(b_1, \dots, b_m)$ est vrai dans un monde w si et seulement si pour monde w' parmi les plus proches de w où a_1, \dots, a_n ont des contreparties respectives c_1, \dots, c_n telles que $\varphi(c_1, \dots, c_n)$ est vrai dans w' , alors b_1, \dots, b_m ont des contreparties respectives d_1, \dots, d_m telles que $\psi(d_1, \dots, d_m)$ est vrai dans w' .

Il est bien connu que l'ordre des ressemblances peut varier suivant l'importance que l'on accorde à tel ou tel facteur. On peut dire que Marseille ressemble plus à Toulouse qu'à Paris sous l'angle de l'anti-parisianisme qui anime nombre de ses habitants, mais que Marseille ressemble plus à Paris qu'à Toulouse sous l'angle de la taille. Il est donc naturel de distinguer plusieurs relations de contrepartie suivant l'importance que l'on accorde à tel ou tel critère de ressemblance. Ainsi un objet o_1 dans w peut être une contrepartie¹ de o mais pas une contrepartie² de o , si o_1 ressemble plus à o que tout autre objet de w sous l'angle 1, alors que o_1 ressemble moins à o que ne lui ressemble un autre objet o_2 de w sous l'angle 2.

La distinction entre plusieurs relations de contreparties permet de rendre compte de certains raisonnements contrefactuels qui autrement seraient inintelligibles.

Pour une illustration familière du besoin de recourir à des relations de contreparties insistant sur des facteurs de ressemblance distincts, prenons les contrefactuels de la forme Si j'étais

toi, ... Les mondes vérifiant l'antécédent sont des mondes où toi et moi sommes identiques de façon vicariante, c'est-à-dire au sens où nous avons une contrepartie commune. Mais nous voulons que cette personne soient dans ta situation avec mes opinions, et non l'inverse. Cette personne doit être ta contrepartie sous une relation de contrepartie qui insiste sur la ressemblance de vos situations, et la mienne sous une relation de contrepartie qui insiste sur la ressemblance de nos opinions. (Lewis 1973, p. 43, nous traduisons)

On peut appliquer une analyse semblable à (4), en distinguant deux relations de contreparties, la première accordant une priorité à l'identité physique de Macron, la seconde à son identité politique⁹. Le contrefactuel est vrai pour autant que dans le monde possible le plus proche où un président de la République, fils de Jean-Michel Macron et Françoise Noguès, fait des concessions aux Gilets Jaunes qui ne vont pas dans le sens d'une vision économique néo-libérale, s'éloignerait considérablement de l'identité politique du Président Macron que nous connaissons dans le monde réel. Ainsi la forme logique de (4) est correctement rendue par :

$$(21) \sim\phi(m^1) > m^1 \neq m^2$$

où ϕ symbolise le prédicat complexe « les concessions faites par x aux Gilets Jaunes lundi n'entrent pas dans une vision néo-libérale », le terme m représente le nom propre « Macron » et les exposants 1 et 2 indiquent que les termes singuliers auxquels ils s'appliquent mobilisent respectivement les relations de contrepartie physique et de contrepartie politique.

En distinguant ces deux relations de contrepartie, on peut proposer une analyse de (4) qui distingue clairement le conséquent « Macron ne serait pas Macron » du conséquent « Macron ne serait pas identique à lui-même ». La formalisation de (4') peut alors être exprimée par la formule :

$$(22) \sim\phi(m^1) > m^1 \neq m^1$$

qui ressort alors comme fausse, conformément l'intuition.

L'adoption d'une théorie des contreparties a plusieurs conséquences importantes. D'une part, certains mondes qui devaient être considérés comme impossible dans l'approche de Berto *et al.* ne doivent plus l'être. En effet, la position officielle de Berto *et al.* doit être qu'il est impossible à Macron de faire des concessions qui ne vont pas dans le sens d'une vision économique néo-libérale. Mais s'agit-il d'une réelle impossibilité ? Macron n'aurait-il pas pu adopter une autre ligne politique économique ? Dans l'approche Lewisienne, il y a certes une impossibilité *politique* pour Macron à ne pas mener une politique économique qui ne soit néo-libérale, mais pas d'impossibilité physique, et encore moins métaphysique.

⁹ Voir Kocurek (2018) pour une excellente défense d'une analyse des contre-identiques (c'est-à-dire des contrefactuels dont l'antécédent nie une identité vraie) reposant sur une version raffinée de la théorie des contreparties.

D'autre part, la nécessité de l'identité, et la nécessité de la distinction, dans une théorie des contreparties multiples deviennent ambiguës. Ce qui est absolument nécessaire, c'est l'identité à soi sous la même relation de contrepartie, exprimée par la formule :

$$(NI) \quad \vdash \Box a^1 = a^1$$

La nécessité de l'identité et de la distinction reliant des termes singuliers distincts sous des relations de contrepartie distinctes ne sont pas valides :

$$(NI') \quad a^1 = b^2 \not\vdash \Box a^1 = b^{210}.$$

$$(ND) \quad a^1 \neq b^2 \not\vdash \Box a^1 \neq b^{211}.$$

En outre, la nécessité de l'identité et de la distinction reliant des termes singuliers distincts sous une même relation de contrepartie ne sont pas non plus valides :

$$(NI'') \quad a^1 = b^1 \not\vdash \Box a^1 = b^{112}.$$

$$(ND') \quad a^1 \neq b^1 \not\vdash \Box a^1 \neq b^{113}.$$

Pour cette raison, le fait pour Poutine d'être numériquement distinct de la statue de la Liberté est n'est pas un accident nécessaire, mais un accident *tout court*.

On pourrait alors se demander s'il est vraiment indispensable de faire appel à des mondes impossibles pour étayer (AC). Après tout, si les contre-exemples de Fine reposent sur des présupposés contestables au sujet de la nécessité, de sorte que ce qui semblaient être des accidents nécessaires sont en réalité des accidents contingents, la simplicité recommanderait de ne pas admettre de mondes impossibles.

L'autre contre-exemple Finien résiste cependant à un tel traitement. L'impossibilité pour Biden de ne pas être un élément du singleton {Biden} ne dépend pas de la manière dont on sélectionne les contreparties de Biden dans d'autres mondes possible, mais de la nécessité

10 Considérons une interprétation où w' est accessible à w , $a = b$ dans w , mais où a possède dans w' une unique contrepartie¹ c distincte de son unique contrepartie² d dans w' . Tout objet étant sa propre contrepartie selon toute relation de contrepartie dans le monde où il existe, $a^1 = b^2$ est vrai dans w , alors que $\Box a^1 = b^2$ est faux dans w .

11 Considérons une interprétation où w' est accessible à w , $a \neq b$ dans w , mais où a possède dans w' une unique contrepartie¹ c identique à l'unique contrepartie² de b dans w' . Ainsi, $a^1 \neq b^2$ est faux dans w' . Alors $a^1 \neq b^2$ est vrai dans w , mais $\Box a^1 \neq b^2$ y est faux.

12 Considérons une interprétation où w' est accessible à w , $a = b$ dans w , mais où a (et donc aussi b) possède dans w' deux contreparties¹ distinctes c et d . Alors $a^1 = b^1$ est faux dans w' . Ainsi, $a^1 = b^1$ est vrai dans w , mais $\Box a^1 = b^1$ y est faux.

13 Considérons une interprétation où w' est accessible à w , $a \neq b$ dans w , mais où a possède dans w' une unique contrepartie¹ c identique à l'unique contrepartie¹ de d dans w' . Ainsi, $a^1 \neq b^1$ est faux dans w' . Alors $a^1 \neq b^1$ est vrai dans w , mais $\Box a^1 \neq b^1$ y est faux.

du principe selon lequel un singleton existe si et seulement si son unique élément existe. Seul un monde impossible peut présenter Biden sans {Biden} ou {Biden} sans Biden. Malgré la flexibilité de la théorie des contreparties multiples, pour rendre compte de la fausseté de :

(23) Si Biden n'était pas un élément du singleton {Biden}, Biden ne serait pas Biden

nous devons trouver un monde dans lequel Biden n'est pas un élément du singleton {Biden} et on ne voit pas comment un tel monde pourrait être possible, à moins de nier en bloc la nécessité du principe selon lequel un singleton existe si et seulement si son unique élément existe. Un Humien pour qui il n'y a pas de connexion nécessaire entre existences distinctes n'accepterait jamais un tel principe. Mais il est douteux, dans ce cas, qu'un tel Humien accepte le moindre accident nécessaire. De ce point de vue, il n'y a pas de place à trouver aux accidents nécessaires, et donc pas de difficulté à conserver une logique orthodoxe des contrefactuels, c'est-à-dire vacuiste, et limitée à des mondes possibles. Mais si l'on tient la nécessité de tels principes ensemblistes pour un phénomène robuste qui demande une explication plutôt qu'une dissolution dans la contingence humienne des existences distinctes, alors l'analyse contrefactuelle de l'essence ne pourra se passer de mondes impossibles et d'une logique hétérodoxe des contrefactuels. Et pour donner une interprétation adéquate des contrefactuels, il faudra en outre recourir à la théorie des contreparties multiples.

7. De la logique des contrefactuels à la logique de l'essence

À côté de cette première difficulté touchant à l'interprétation de l'identité, se trouve une seconde qui concerne la relation entre la logique contrefactuelle et la logique de l'essence du point de vue d'une logique contrefactuelle hétérodoxe, c'est-à-dire non-vacuiste, et faisant appel à des mondes impossibles, comme celle proposée par Berto *et al.* .

Comme nous l'avons vu, Berto *et al.* insistent sur le fait que leurs mondes impossibles doivent satisfaire à la fois la « directive première », selon laquelle pour toute proposition A, il existe un monde impossible dans lequel elle est vraie, et la « directive seconde » selon laquelle pour tout ensemble de propositions Γ , il existe un monde impossible dans lequel tous les membres de Γ sont vrais et A est faux.

La conséquence immédiate de l'admission de tels mondes est que la logique des contrefactuels sera extrêmement faible. On ne peut pas garantir en général des principes tels que :

(24) $\sim B > A, \sim C > A \vdash \sim(B \wedge C) > A$ ¹⁴.

¹⁴ Il suffit de considérer une interprétation où (i) $\sim q$ n'est vrai que dans un monde impossible ouvert w_1 où p est vrai, mais où $\sim(q \wedge r)$ n'est pas vrai, (ii) où $\sim r$ n'est vrai que dans un monde impossible ouvert w_2 où p est vrai, mais pas $\sim(q \wedge r)$, et (iii) où le monde impossible le plus proche du monde réel où $\sim(q \wedge r)$ est vrai est un monde ouvert où ni p , ni $\sim q$, ni $\sim r$ ne sont vrais. Alors $\sim q > p$ et $\sim r > p$ sont vrais sans que $\sim(q \wedge r) > p$ ne le

qui semblent intuitivement valides. Admettons que des politistes soient parvenues à établir les deux contrefactuels suivants : (i) si François Hollande n'avait pas renoncé à se présenter en 2017, François Fillon aurait été élu ; (ii) si l'affaire Fillon n'avait pas été révélée par le *Canard enchaîné*, Fillon aurait été élu. De ces deux informations il semble que nous puissions conclure, par un raisonnement purement logique, que s'il n'avait pas été le cas que Hollande se soit désisté et que l'affaire Fillon soit révélée par le *Canard*, alors Fillon aurait été élu.

Pourtant un tel principe est nécessaire pour garantir la validité d'autres principes qui semblent essentiels à la logique de l'essence :

$$(25) \blacksquare_a B, \blacksquare_a C \vdash \blacksquare_a (B \wedge C)$$

qui est équivalent à :

$$(26) \sim B > a \neq a, \sim C > a \neq a \vdash \sim(B \wedge C) > a \neq a$$

En effet, s'il est essentiel à Socrate d'être un animal et d'être rationnel, alors il est essentiel à Socrate d'être un animal rationnel.

Il est vrai que dans les cas où les antécédents sont possibles, une version restreinte du principe contrefactuel (26) demeure valide dans le système de Berto *et al.*

$$(27) \diamond \sim B, \diamond \sim C, \sim B > A, \sim C > A \vdash \sim(B \wedge C) > A^{15}.$$

Mais cela n'est d'aucun secours pour dériver (25) puisque $\sim B$ et $\sim C$ doivent être des *impossibilités* : s'il est essentiel à a que B et que C , alors il est impossible que $\sim B$ et que $\sim C$.

Une solution pourrait être d'adopter un principe d'éloignement des mondes *ouverts*, analogue au principe d'éloignement des mondes impossibles :

(EMO) Si i et j sont deux mondes clos et k un monde ouvert, la distance entre i et j est toujours inférieure à la distance entre i et k .

En ajoutant à notre langage un opérateur modal \diamond_c qui affirme « il est vrai dans au moins un monde clos que ... », on peut sécuriser le principe suivant :

$$(28) \underline{\diamond_c \sim B, \diamond_c \sim C, \sim B > A, \sim C > A} \vdash \sim(B \wedge C) > A^{16}.$$

soit.

15 Si $\sim B$ et $\sim C$ sont possibles, alors $\sim(B \wedge C)$ l'est aussi. Par (EMI), les mondes les plus proches du monde réel parmi ceux où $\sim(B \wedge C)$ est vrai sont des mondes possibles, et les mondes possibles les plus proches du monde réel parmi ceux où $\sim(B \wedge C)$ est vrai sont des mondes possibles où $\sim B$ est vrai ou $\sim C$ est vrai. Si, par hypothèse, $\sim B > A$ et $\sim C > A$ sont vrais dans le monde réel, alors tous ces mondes possibles vérifient A . Ainsi, $\sim(B \wedge C) > A$.

16 Par hypothèse, $\diamond_c \sim B$ et $\diamond_c \sim C$ sont vrais. Tout monde clos où $\sim B$ (resp. $\sim C$) est vrai est un monde clos où $\sim(B \wedge C)$ est vrai. Ainsi, par (EMO), tous les mondes les plus proches du monde réel où $\sim(B \wedge C)$ est vrai sont des mondes clos. Or les mondes clos les plus proches où $\sim(B \wedge C)$ est vrai, sont forcément des mondes où $\sim B$

On obtient ainsi une logique contrefactuelle suffisamment forte pour garantir une logique de l'essence suffisamment intéressante, pour autant que les propriétés essentielles sur lesquelles nous raisonnons peuvent toujours être fausses dans des mondes clos.

Pourtant, même en adoptant cette stratégie, il reste des principes plausibles de la logique de l'essence qui ne sont pas valides. En particulier, la logique de Berto *et al.* n'admet pas en général le principe suivant :

$$(29) \diamond_c \sim(B \wedge C), \sim(B \wedge C) > A \vdash \sim B > A^{17}.$$

Pourtant, un tel principe est requis pour dériver le principe suivant, extrêmement plausible, au sujet de l'essence :

$$(30) \blacksquare_a(B \wedge C) \vdash \blacksquare_a B$$

qui est équivalent à :

$$(31) \sim(B \wedge C) > a \neq a \vdash \sim B > a \neq a.$$

En effet, s'il est essentiel à Socrate d'être un animal rationnel, alors il est essentiel à Socrate d'être un animal (et d'être rationnel).

Les raisons pour lesquelles le principe (30) est inaccessible à la logique de Berto *et al.* sont profondes et concernent la structure de l'évaluation des contrefactuels, indépendamment de la nature des mondes considérés. Ces raisons sont essentiellement celles pour lesquelles le principe de *simplification disjonctive* échoue dans toutes les logiques contrefactuelles à base de mondes possibles :

$$(SD) \quad (B \vee C) > A \vdash B > A$$

Le fait que les mondes possibles les plus proches parmi lesquels $B \vee C$ est vrai vérifient tous A ne garantit pas que les mondes possibles les plus proches parmi lesquels B est vrai vérifient aussi A : si C est beaucoup plus plausible que B , les mondes possibles les plus proches vérifiant $B \vee C$ seront tous des mondes vérifiant C seul. Le fait que tous ces mondes vérifient A ne permet pas de préjuger que les mondes possibles les plus proches parmi lesquels B est vrai vérifieront eux aussi A . C'est ainsi que (DS) admettra des contre-exemples dans la sémantique de Lewis, ainsi que dans celle de Berto *et al.*

Kit Fine (2012) a proposé une alternative à la sémantique des mondes possibles pour les contrefactuels qui garantit (SD). Aux mondes possibles, Fine substitue des vérifacteurs, des

est vrai ou $\sim C$ est vrai, et ce qu'ils soient possibles ou impossibles. Comme $\sim B > A$ et $\sim C > A$, nous avons la garantie que tous ces mondes vérifient A . Ainsi, $\sim(B \wedge C) > A$.

17 Considérons une interprétation où (i) w_1 est le monde clos le plus proche parmi tous ceux où $\sim(q \wedge r)$ sont vrais, (ii) w_1 vérifie p , $\sim r$ mais pas $\sim q$, (iii) w_2 est le monde clos le plus proche du monde réel parmi tous ceux où $\sim q$ est vrai, et (iv) w_2 vérifie $\sim q$, mais pas $\sim r$, ni p . Alors $\diamond_c \sim(q \wedge r)$ et $\sim(q \wedge r) > p$ sont vrais dans le monde réel, mais pas $\sim q > p$.

entités partielles qui contient ni trop, ni trop peu d'information pour vérifier *exactement* des énoncés. À la différence des mondes possibles, les vérificateurs sont des entités partielles, qui peuvent très bien ni ne vérifier exactement, ni ne falsifier exactement un énoncé, s'ils ne portent pas d'information à son sujet. On peut voir les vérificateurs de Fine comme des *états*, ou *parties* de mondes possibles, et les mondes possibles comme des vérificateurs possibles maximaux.

L'idée directrice de Fine pour l'évaluation d'un contrefactuel est qu'un contrefactuel $A > B$ est vrai si tout changement possible visant à vérifier exactement A conduit à un état qui contient un vérificateur exact de B. Le rôle joué par la notion de ressemblance entre mondes possibles est ici joué par la notion de vérification exacte. Plutôt que de regarder les mondes possibles les plus proches parmi tous ceux où l'antécédent est vrai, Fine nous demande de regarder les situations qui résultent d'un changement permettant de vérifier exactement A. De ce point de vue, (DS) est valide. En effet, tout changement garantissant la vérification exacte de B garantit la vérification exacte de $B \vee C$. Par conséquent, si tout changement garantissant la vérification exacte de $B \vee C$ conduit à un état contenant un vérificateur de A, alors tout changement garantissant la vérification exacte de B conduit à un état de contenant un vérificateur de A. Le principe (24) est également valide, puisque tout changement garantissant la vérification exacte de $\sim(B \wedge C)$ garantit soit la vérification exacte de $\sim B$ soit la vérification exacte de $\sim C$. Les principes correspondant d'une logique de l'essence, à savoir, respectivement (25) et (30) seraient ainsi automatiquement garantis¹⁸.

Néanmoins la sémantique proposée par Fine (2012) a été initialement développée dans le sens du vacuisme orthodoxe. Et si Fine (2021) a ensuite insisté sur la possibilité d'admettre des vérificateurs pour des impossibilités, il reconnaît que le développement d'une sémantique non-vacuiste pour les contrefactuels à base de vérificateurs reste encore à être développée. La difficulté principale est d'identifier ce qui suit d'un changement permettant de vérifier exactement une impossibilité, et en particulier l'impossibilité qui résulte de la négation d'un accident nécessaire. Dans la théorie des mondes impossibles, nous devons vérifier que le monde impossible le plus proche dans lequel Biden n'est pas un élément de \Box Biden est un monde dans lequel Biden reste Biden, et nous avons défendu l'idée que c'est plausible si le monde impossible le plus proche est un monde dans lequel on a simplement retiré le singleton {Biden} tout en conservant Biden. Ainsi, nous pouvions dire, en vertu de (AC), que Biden n'est pas essentiellement un élément du singleton {Biden}. En revanche,

18 Il faut noter qu'il existe une complication dans le cas de (25). Dans la version *inclusive* de la sémantique des vérificateurs, il y a trois façons pour un état de vérifier exactement une disjonction $A \vee B$ (resp. de falsifier exactement une conjonction $A \wedge B$) : en vérifiant exactement A, en vérifiant exactement B, ou en vérifiant exactement $A \wedge B$ (resp. en falsifiant exactement A, en falsifiant exactement B ou falsifiant exactement $A \vee B$). Dans une telle sémantique, qui est celle adoptée par Fine (2012), (24) n'est pas valide. Il nous faudrait alors nous contenter du principe plus faible, et de fait beaucoup moins plausible :

$$(25') \quad \blacksquare_a B, \blacksquare_a C, \blacksquare_a (B \vee C) \vdash \blacksquare_a (B \wedge C)$$

Une sémantique *non inclusive*, dans laquelle vérifier exactement $A \wedge B$ ne suffit pas à vérifier exactement $A \vee B$, permet de conserver (25), sans toutefois nous obliger à renoncer à (30).

comme un monde impossible où {Biden} n'a pas Biden pour élément, est un monde où {Biden} n'est pas {Biden}, nous devons conclure qu'il est essentiel à {Biden} d'avoir Biden pour élément.

Lorsque l'on adopte le point de vue de la vérification exacte, nous pouvons donner un verdict similaire. Dans toutes les situations impossibles qui falsifient exactement l'énoncé :

(32) Biden est un élément de {Biden}

on doit trouver des situations contenant Biden et {Biden}, mais sans que Biden ne soit un élément de {Biden} (n'oublions pas que nous sommes dans des situations impossibles!). Dans aucune de ces situations Biden ne semble devoir perdre son identité, alors que dans toutes {Biden} devient méconnaissable. Nous pouvons donc conclure, via (AC), que Biden n'est pas essentiellement un élément de {Biden}, alors que {Biden} a essentiellement Biden pour élément.

Ainsi, on peut voir comment, dans les grandes lignes, une sémantique finienne à base de vérificateurs incluant des vérificateurs impossibles se montre plus favorable qu'une sémantique à base de mondes possibles et impossibles pour dériver une logique de l'essence à partir d'une logique contrefactuelle. Mais le système logique permettant de réaliser cette intégration, reste encore à décrire. Au niveau propositionnel, il faut faire un sort aux situations impossibles. Et au niveau prédicatif, il faut faire un sort à la relation d'identité qui, si les conclusions de la section précédente sont justes, nécessite une théorie des contreparties multiples¹⁹. Mais nous espérons au moins avoir esquissé une direction suffisamment claire dans laquelle développer une logique de l'essence intégrée à une logique contrefactuelle, conformément à (AC).

8. Conclusion

L'analyse contrefactuelle de l'essence exprimée par (AC) semble naturelle du point de vue du sens commun et suggère la possibilité d'intégrer la métaphysique et l'épistémologie de l'essence en les ramenant toutes deux à la métaphysique et à l'épistémologie des contrefactuels. Aussi attrayante que cette option puisse paraître, elle n'est pas sans soulever des défis importants. À côté d'un risque de circularité qui peut être neutralisé si l'on accepte de faire un pas en direction d'une épistémologie fiabiliste des contrefactuels, il existe des difficultés plus délicates qui tiennent à la logique des contrefactuels. Si l'on part d'une logique contrefactuelle « orthodoxe », alors l'analyse contrefactuelle retombe sur l'analyse modale. C'est sans doute une position extrêmement cohérente, qui unifie la logique, la métaphysique et l'épistémologie de l'essence et des modalités. Mais elle ne convaincra guère ceux qui, sous l'influence de Fine (ou d'Aristote), reconnaissent des accidents nécessaires, et rejettent les analyses modales de l'essence. On

¹⁹ Angelika Kratzer (2012) a développé une sémantique pour les contrefactuels qui fait appel simultanément à des situations et à des contreparties, combinant ainsi au moins deux éléments que nous proposons d'assembler. Elle n'admet cependant pas de situations impossibles.

aurait pu penser que l'analyse contre-factuelle n'a rien de bon à offrir à de tels métaphysiciens de l'essence, fussent-ils en mal d'épistémologie. Tout en reconnaissant que la tâche est loin d'être aisée, nous nous sommes efforcés de montrer que la réalisation de l'intégration entre la métaphysique et l'épistémologie de l'essence autour du raisonnement contre-factuelle n'est pas une cause complètement perdue. Il faut pour cela combiner trois idées hétérodoxes au sujet du raisonnement contre-factuel :

- 1 le rejet du vacuisme contre-factuel
- 2 la théorie des contreparties multiples
- 3 la sémantique des vérificateurs

Ainsi, intégrer la métaphysique et l'épistémologie de l'essence autour des contre-factuels nécessite d'intégrer plusieurs hétérodoxies en logique contre-factuelle qui ont été défendues séparément, mais jamais ensemble. On peut ainsi faire l'hypothèse qu'une logique contre-factuelle débarrassée de tous les excès de l'orthodoxie est seule à même de servir les besoins de l'analyse contre-factuelle de l'essence. Si tel est le cas, alors l'hétérodoxie contre-factuelle se verrait considérablement renforcée, en même temps que l'analyse contre-factuelle de l'essence.

9. Bibliographie

Belnap, Nuel D. Jr. (1977a) « How a computer should think », in G. Ryle, (dir.), *Contemporary aspects of philosophy*, Oriel Press p. 30–55.

Belnap, Nuel D. Jr. (1977b) « A useful four-valued logic », in J.M. Dunn, et G. Epstein, (dir.), *Modern Uses of Multiple-Valued Logic*, Dordrecht, Reidel, p. 8–37.

Berto, Francesco, Rohan French, Graham Priest, David Ripley (2018) « Williamson on Counterpossibles », *Journal of Philosophical Logic*, vol. 47, p. 693–713.

Dummett, Michael (1978). *Truth and Other Enigmas*. Londres, Duckworth.

Dunn, J. M., (1976) « Intuitive semantics for first-degree entailment and “coupled trees” », *Philosophical Studies*, vol. 29., p. 149–168.

Fine, Kit (1994) « Essence and Modality », *Philosophical Perspectives*, Vol. 8, Logic and Language, p. 1–16.

Fine, Kit (2012) « Counterfactuals Without Possible Worlds », *Journal of Philosophy*, vol. 109, n°3, p. 221–246.

Fine Fit (2021) « Constructing the Impossible », in L. Walters et J. Hawthorne (dir.) *Conditionals, Paradox, and Probability. Themes from the Philosophy of Dorothy Edgington*, Oxford, Oxford University Press.

- Joeres, Annika (2018). « Emmanuel Macron in der Falle der Wütenden », *Die Zeit*, 11 décembre 2018. URL: <https://www.zeit.de/politik/ausland/2018-12/gelbwesten-frankreich-emmanuel-macron-rede-zugestaendnisse-proteste#comments>
- Judah, Ben (2016) « I spoke to the former Democrat voters who made Donald Trump president, and this is what they actually want », *The Independent*, 15 Novembre 2016. URL: <https://www.independent.co.uk/voices/donald-trump-wins-us-presidency-pennsylvania-swing-county-hillary-clinton-lost-what-they-want-a7418381.html>
- Kocurek, Alexander W. (2018) « Counteridenticals », *The Philosophical Review*, vol. 127, n°3, p. 323–369.
- Kratzer, Angelika (2012) « An investigation into the lumps of thought », in *Modals and Conditionals*, Oxford, Oxford University Press, p. 111–159.
- Lewis, David (1973) *Counterfactuals*, Oxford, Blackwell.
- Mares, Edwin D. et Fuhrmann, André (1995) « A Relevant Theory of Conditionals », *Journal of Philosophical Logic*, vol. 24, p. 645–665.
- Nute, Donald (1980) *Topics in Conditional Logic*. Dordrecht, Reidel.
- Priest, Graham (2016) *Towards non-being. The logic and metaphysics of intentionality*, Oxford, Oxford University Press.
- Roca-Royes, Sonia (2011) « Conceivability and De Re Modal Knowledge », *Noûs*, vol. 45, n°1, p. 22–49.
- Rorty, Richard (2005), « How many grains make a heap? », *London Review of Books*, vol. 27, n°2.
- Schechter, Joshua (2011), « Weakly classical theories of identity », *The Review of Symbolic Logic*, vol. 4, n. 4, p. 607-644. doi:10.1017/S1755020311000220
- Soames, Scott (2005a) *Philosophical Analysis in the Twentieth Century : The Dawn of Analysis*. Princeton, Princeton University Press.
- Soames, Scott (2005b) *Philosophical Analysis in the Twentieth Century : The Age of Meaning*. Princeton, Princeton University Press.
- Stalnaker, Robert, (1968) A Theory of Conditionals in *Studies in Logical Theory*, Nicholas Rescher (dir.), Oxford, Blackwell, p. 98–112.
- Verstyuk, Ivan (2022). « Quel est le pari de Poutine pour la bataille de Kyiv? », *Libération*, 4 mars 2022. URL: https://www.liberation.fr/international/europe/quel-est-le-pari-de-poutine-pour-la-bataille-de-kyiv-20220304_WXUHDMCLLFYTPID3SV3UBUNPA/

Williamson, Timothy (2017) « Counterpossibles in semantics and metaphysics », *Disputatio*, vol. 2, n° 2, p. 195–226.

Williamson, Timothy (2022) *The Philosophy of Philosophy*, 2^e édition, Oxford, Blackwell.